

Sabine Deligny

De Rhodes

ou

La ville des roses et le Magnifique

Roman



Sabine Deligny

De Rhodes
ou
La ville des roses
et Le Magnifique

Roman

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-3324-5567-3

Dépôt légal : septembre 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

À mes enfants
À mes petits-enfants
À Bernard

Si des guerres entreprises sur l'ordre de la divinité et menées pour elle sont source de souillure que sera-ce de celles qu'ont dictées l'ambition, la colère, la folie sanguinaire.

Erasme, Plaidoyer pour la Paix, 1516

Sommaire

L'île de Cos	11
La tempête	19
La pêcheuse d'éponges.....	25
La leçon d'Ilnis.....	29
Les pirates sarrasins.....	35
La caravane.....	41
L'enseignement d'Ilnis.....	45
Retour	49
Symi.....	57
La mort de Mariakis	67
Un nouveau grand maître pour les chevaliers	77
Rhodes	87
Attente	95
L'étau se resserre.....	107
Premiers combats	114

L'assaut massif de Soliman	121
Le départ	129
Kostantiniyya	133
Le diplomate en résidence surveillée	139
Orhan	147
Victoire des Ottomans	153
La fin d'une ambassade	167
Le récit d'Orhan	171
Un nouveau départ	181
L'Auvergne	191
L'homme qui élève des chevaux	201
Le renouveau	209
Les années de guerre	215
Avant la paix	221
Une visite opportune	227
Épilogue	235
Bibliographie	237

L'île de Cos

Elle habitait une île et n'y pensait pas encore. Une brume légère unissait le ciel à la mer. Les pêcheurs, quand ils ramenaient leurs barques sur le port, lui décrivaient les côtes de la Turquie, celles de l'île de Rhodes, les galères vénitiennes ou ottomanes qu'ils rencontraient parfois. Le fort de son île appartenait aux chevaliers de Saint Jean de Jérusalem, fiers de leur citadelle de Rhodes qui avait victorieusement repoussé Mahomet II en 1480. Les Turcs rodaient encore et toujours et parfois les janissaires se montraient cruels envers les villageois, puis ils rembarquaient et se laissaient oublier pendant de longues périodes où ils guerroyaient en Hongrie ou chez les Serbes.

La maison blanchie chaque année par son père était blottie au creux du village qui se cachait sur les pentes de la montagne. Elle lui offrait le refuge d'une pièce aux multiples estrades où se rangeaient des piles de couvertures, coussins, vêtements dans un ordre rituel. Au fond, le sofa était bordé d'une balustrade en bois. Elle y dormait avec ses frères. Dans la petite chambre, à l'abri des regards, le pastos ou lit nuptial de ses parents était parfois son refuge. Elle préparait

la soupe de ses deux petits frères dans la cheminée. Ses ustensiles briqués brillaient de tous leurs feux et servaient pour le repas de midi. Le soir, ses parents préparaient le dîner. Après la veillée, ses frères s'endormaient près d'elle. S'ils se réveillaient la nuit, elle devait allumer la lampe à huile à la flamme de la cheminée. Elle n'aimait pas cela. Quand le feu était éteint c'était plus difficile encore.

Leur mère venait de Symi où jeune fille, elle avait pêché les éponges. Elle habitait alors près du port, non loin des jardins de Pedhi. C'était un dur métier. Elle devait garder son souffle jusqu'à la plateforme rocheuse où s'accrochaient les éponges, arracher l'une ou l'autre avec son couteau et remonter aussitôt. Les rochers étaient à six mètres de la surface marine, parfois un peu moins. L'éponge se défendait en émettant un liquide gluant et la jeune fille pouvait lâcher sa proie. Elle n'aimait pas du tout remonter au caïque les mains vides. Sa qualité de jolie fille la préservait de la colère du maître pêcheur qui s'acharnait sur ses compagnons quand cela leur arrivait. Elle avait abandonné ce métier quand elle avait rencontré son pêcheur de mari. La mer, les fonds sous-marins, la navigation lui manquaient, elle avait obtenu de pêcher avec lui. C'était une fille courageuse, descendante de rescapés de l'île de Cos. Les Hospitaliers s'étaient montrés cruels envers les autochtones, surtout les Turcomans, quand ils avaient conquis Rhodes, les avaient massacrés, pourchassés. Le plus souvent, ils avaient été vendus comme esclaves sur les marchés. Ces chevaliers avaient toléré les Grecs de religion orthodoxe, leur avaient laissé leur culte et les églises où régnaient leurs prêtres, les pappas.

L'église d'Ilnis se cachait au milieu du village et son dôme byzantin ne dépassait pas la cime des arbres. Les maisons disparaissaient sous les figuiers, les orangers ou les platanes. Le dimanche, l'église des chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem, à quelque cinquante mètres, réunissait les villageois. Le curé, comme le pappa, priait pour que les Turcs détournassent leur attention de la petite île. Ils avaient la côte ottomane sous les yeux, chaque jour, sauf les jours de brouillard, car le village était bâti sur le flanc oriental de la montagne. Du côté du large, le danger était encore plus grand. Les pirates infestaient la Méditerranée, c'est pourquoi les villages se faisaient invisibles.

Elle accompagnait ses deux frères jusqu'au fort, à l'école du gouverneur. Les chevaliers naviguaient entre Rhodes et Cos. Ilnis voyait leurs galères se balancer à l'abri d'une barre rocheuse comme une présence rassurante. Ils restaient au château un mois, puis ils étaient remplacés par d'autres venus de Rhodes. Les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem désignés sous le vocable de « La Religion » étaient divisés en « Langues ». Le gouverneur de Cos, bailli de Rhodes, Pierino Del Ponte, appartenait à la « Langue » italienne.

Nous étions au début de l'automne 1505, et la victoire des chevaliers sur le sultan Mahomet II, au prix de nombreuses victimes, ne s'estompait pas encore dans la mémoire des villageois. Le 24 mai 1480, ils avaient vu avec effroi les deux cents voiles se profiler entre leur île et le continent. Pendant un mois, dix mille boulets et trois mille bombes s'étaient acharnés sur les flancs des bastions de Rhodes et

avaient détruit les murailles. Leur retentissement faisait frissonner la mer sur les plages. Les Ottomans avaient abandonné la place, par manque d'artillerie et par la faute des janissaires dont la grogne faisait faiblir les généraux turcs. Pour le Chevalier d'Aubusson, qui avait défendu la place, cela tenait du miracle.

Ilnis avait huit ans et savait faire les crêpes, griller le poisson ou la viande, faire la soupe dans le gros chaudron. Parfois elle dévalait le chemin bordé d'orangers et d'eucalyptus avec Miklali et Kyrios, ses petits frères. Ils trempaient leurs pieds dans l'eau presque tiède, attrapaient à la main quelques poissons qu'Ilnis jetaient dans la friture pour le repas du soir.

Pendant que ses frères étaient à l'école, Ilnis conduisait les chèvres sur le chemin en direction du plateau. La végétation se transformait en maquis. Elle s'asseyait sous un caroubier, sortait sa flûte dont elle tirait des sons aigus et nostalgiques et chantait d'une voix grave. Au retour, elle trayait les bêtes. Elle aimait préparer les fromages avec sa maman quand elle revenait plus tôt. Elle savait que la mer, ces jours-là, n'avait pas été favorable à la pêche et que leur père allait s'enivrer avec ses semblables et reviendrait colérique et violent. Un jour que les enfants criaient, que leur maman hurlait, un coup frappé à la porte les avait calmés. Deux sergents d'armes de La Religion étaient entrés, avait emmené leur père à la prison du fort. Le lendemain il avait été relâché et la famille fut tranquille de longs mois. Le pêcheur, en dehors de ces crises, était un bon père et un mari tendre !

Ilnis avait décidé d'apprendre à lire et à écrire. Elle avait demandé au pappa de lui donner des leçons. Elle

apprenait vite, même le grec ancien, et ne comprenait pas pourquoi les Hospitaliers n'acceptaient pas les filles dans leur école.

Le plaisir des petits villageois se renouvelait chaque fois que les pêcheurs revenaient. Inis et ses frères descendaient sur le rivage face aux terribles Turcs.

Le premier caïque apparaissait au sud, tandis que le soleil se cachait derrière la montagne. Ses rayons éclairaient les voiles et les enfants battaient des mains. Quand les autres se resserraient autour du premier, ils les identifiaient et criaient : « Voici la Belle Vague, c'est celle de mon père », ainsi de suite. Ils se rapprochaient doucement de la baie. Les pêcheurs en descendaient avec l'eau jusqu'aux genoux, ils tiraient les frêles embarcations jusqu'à la terre ferme et c'était une nuée d'enfants qui les entourait et qui se passait les corbeilles de poissons. La fierté se lisait sur les petits visages. Sur le sable, ils regardaient les prises du jour. Jamais plus d'une trentaine de poissons, petits ou gros. Inis et ses frères étaient les seuls à retrouver aussi leur maman. Elle portait un pantalon à la turque, un emprunt qu'elle concédait au puissant voisin. Comme elle était la seule femme, personne ne lui en avait fait le reproche. Ils ancrèrent les bateaux derrière un éperon rocheux pour les protéger des regards. Les familles se regroupaient et portaient les corbeilles sur le chemin, jusqu'au marché couvert où les attendaient une foule bruyante et jacassante : des bateliers, des intendants de la Religion, des villageois quand ils avaient assez de sous et qu'ils invitaient leur famille ou leurs amis, des fonctionnaires ou des soldats. Les Vénitiens au curieux chapeau noir, habits chatoyants ou robe noire,

questionnaient les pêcheurs. Depuis qu'un traité de paix et de libre commerce avait été signé avec les Turcs, leurs galères ou leurs brigantins sillonnaient la mer et visitaient toutes les îles du Levant. Parfois, ils installaient des marchandises : verreries colorées ou tissus de soie et de laine, livres reliés en cuir doré. Ilnis aimait regarder ces objets qui n'étaient pas à la portée d'une bourse de pêcheur. Autour du marché, les boutiques et les ateliers des Arméniens attiraient les clients, chevaliers ou intendants qui négociaient. Ils étaient menuisiers, ébénistes, charpentiers ou couvreurs. On leur apportait des tissus ou des laines à teindre. Parfois, des corsaires apparaissaient. Les ports de La Religion étaient ouverts à ces pirates de la Chrétienté qui y faisaient escale. Ils étaient Catalans, Pisans ou Génois. Les habitants ne les craignaient pas, ils n'enlevaient pas les enfants comme les Sarrasins ou les fameux frères Barberousse. Cependant, en mer loin du port, il était difficile de distinguer corsaires ou pirates. Leur cupidité et leur cruauté, devant les ennemis de leurs commanditaires chrétiens, vénitiens ou musulmans, étaient la même.

La pêche du jour disparaissait vite et chacun rentrait chez soi. La famille d'Ilnis se trouvait au complet. Les soirs de bombance, quand le poisson était abondant, la mère se réservait une dorade. Elle allait la faire griller sur la braise. C'était l'automne et Ilnis avait allumé la cheminée.

Elle avait rencontré une amie qui partageait les leçons du pappa et venait d'un autre village à dos de mulet. Elle habitait une maison troglodyte. Ilnis aimait se rendre chez elle, à califourchon sur le mulet, accrochée à Marie. La maison était très sombre et la

famille vivait le plus souvent dans la première pièce ou sur la plateforme qui la précédait. Le soir, chacun allumait sa chandelle, ils craignaient moins le feu dans ces maisons de pierre !

La grand-mère d'Ilnis était arrivée de Symi dans le bateau d'un pêcheur, affligée d'une maladie des bronches. Sa fille la soignait du mieux qu'elle pouvait avec des onguents et des plantes. Elle avait même renoncé à la pêche pendant deux jours à la grande joie d'Ilnis. Assombrie, tout de même, par la maladie de sa grand-mère, elle avait décidé avec Marie, sa nouvelle amie, de monter jusqu'au temple d'Esculape. Le pappa n'était pas content que ses villageois se rendent comme Ilnis, sur la terrasse de l'ancien temple, quand l'un des leurs était malade. On disait que cela portait chance.

C'est donc aujourd'hui qu'elles partent à l'aube quand le soleil se lève au-dessus du château des chevaliers rayonnant de belles couleurs. Elles tournent le dos à la mer d'huile et disparaissent parmi les lauriers roses et les cistes. L'astre du jour chauffe déjà leurs nuques. Ilnis et Marie gravissent la colline, au milieu des oliviers et distinguent les terrasses de l'Asclépiion. Les arbustes se font plus épineux. Ilnis raconte à Marie que sur la première terrasse, les piscines permettaient aux pèlerins de se baigner, puis sur la seconde, les prêtres de l'ancienne religion grecque avaient leur logis, sur la troisième, ils préparaient les processions et sur la dernière, les malades trouvaient refuge dans l'hôpital. Le temple d'Asclépios s'y dressait majestueux. Les petites filles montent jusqu'aux débris de colonnes qu'elles enserrent de leurs bras en faisant une prière pour la

grand-mère d'Ilnis. Elles redescendent avant que le soleil n'atteigne le zénith, car elles ont déjà très chaud. Dans la plaine, elles retrouvent les pins, les cyprès-cèdres et les platanes pour s'abriter et se trempent dans l'eau encore fraîche de la baie. Ilnis nage comme un poisson et Marie se délasse.

Elles trouvent la mère d'Ilnis au chevet de la grand-mère assoupie et boivent un café grec. Marie les quitte et Ilnis part chercher ses frères à l'école, près du château des chevaliers. Ce soir-là, Ilnis s'approche de sa mère, plus tendre qu'à l'habitude et lui demande de monter sur ses genoux.

– Mon enfant, il y a peu de temps, tu étais une toute petite fille, maintenant tu es une ménagère accomplie. Tu m'aides tellement ! C'est normal que tu aies besoin d'un gros câlin.

Ilnis ne dit rien, elle serre très fort sa maman entre ses bras.

La cheminée chante et la grand-mère respire plus calmement dans le lit de fortune installé au milieu de la salle commune.

La tempête

Ilnis avait fêté son quatorzième anniversaire, ses petits frères avaient onze et neuf ans. Bientôt Miklali serait apprenti sur le caïque de son père et la mère se rendrait moins souvent à la pêche. Ilnis lui avait dit :

- Je voudrais pêcher les éponges comme toi.
- Il faut attendre seize ans, ma grande, pour que tes poumons soient assez forts. Je t'apprendrai.

Ilnis ne s'ennuyait pas, elle avait la confiance du pappa et apprenait à lire, à son tour, à trois petites filles du village. Elle connaissait le grec et apprenait le français avec un chevalier de Saint-Jean-de-Jérusalem à qui le pappa l'avait confiée.

Ce matin, ses parents l'avaient embrassée gentiment. Le soleil se levait sur la mer dans une belle lumière ocre et rouge de juin. Ils étaient descendus vers le port. À midi, elle avait préparé un repas frugal pour ses frères puis, elle s'était dirigée vers le château où elle prenait ses cours. Le frère qui l'enseignait était de la langue auvergnate, il avait de petites lunettes, d'une espèce encore rare et des cheveux épars.

Ils entendirent brusquement la mer frapper le rocher plus fort que le matin. De gros nuages noirs se formaient. Les pins se pliaient sous le vent, une tempête se préparait avec une rapidité déconcertante. Ilnis cria presque :

– Les pêcheurs sont en mer, mes parents sont parmi eux !

Le frère la regarda et se dit qu'elle avait raison de s'inquiéter : l'orage qui s'annonçait serait particulièrement violent.

– Je vais faire sortir les brigantins.

Il s'absenta, laissant Ilnis terrifiée.

À l'abri du port, les chevaliers sortirent les bateaux rapidement, mirent les petites voiles pour sortir du port et se dirigèrent vers la zone de pêche avec quatre bancs de rameurs. Déjà les vagues se formaient. Habilement ils prirent le vent de côté et s'éloignèrent.

Les caïques avaient vu la tourmente et s'apprêtaient à rentrer.

Ilnis suivait des yeux les galiotes qui s'approchaient des pêcheurs. C'était le moment extrême où l'on pouvait encore naviguer sans danger.

Bientôt, elle ne distingua plus les navires et se dirigea vers sa maison. Le vent soufflait, elle devait s'accrocher aux branches pour ne pas être renversée sur les pierres du chemin. Elle fut soulagée de voir ses frères sur le pas de la porte.

– Rentrez vite, fermez la porte et fermons les contrevents. Poussons la table contre la porte.

À trois, ils déplacèrent la lourde table. Le vent avait déjà fait des dégâts dans un souffle énorme, mais ils